

Trois et quatre ronds de ficelle

Plusieurs chemins conduisent à l'idée de la « co-existence » ou de la « coprésence » des nœuds borroméens fait de trois et de quatre ronds. J'ai envisagé le tracé de l'un d'eux à la suite de mon récent travail à propos de la lettre 52 de Freud à Fliess. Je tenterai de le retracer ici brièvement ¹.

Introduction

Le schéma L inscrit la topologie subjective dans une combinatoire quaternaire : la condition du sujet dépend de ce qui se déroule dans l'Autre A ; le sujet est « partie prenante » du « discours de l'Autre » parce qu'il y est « tiré » aux quatre coins du schéma. En outre, le caractère récurrent de la référence à un jeu de quatre termes, dans les *Écrits* et les séminaires, suggère que l'incidence d'une telle combinatoire serait déterminante dans le conditionnement du sujet en tant qu'il se situe comme parlant dans le discours². Mais l'importance du trois ne peut pas non plus rester inaperçue. Le schéma R, par exemple, présente une configuration de quatre termes qui s'élabore sur le fond d'une double combinatoire ternaire.

Le travail autour de la lettre 52 confirme ceci. La mise en évidence des lignes de correspondance qui joignent le schéma de Freud à la formalisation de la chaîne L conduit à rapprocher le registre inconscient (*Incs.*) d'un jeu de transcription composé de trois termes et le registre préconscient (*Precs.*) d'un autre jeu de transcription composé, lui, de quatre termes. Un tel rapprochement paraît mécaniste ou formel. C'est effectivement le cas puisqu'il repose sur la mise en parallèle d'un schéma abstrait et d'une construction purement logique. Il n'en garde pas moins sa valeur à nos yeux dans la mesure où la distinction qu'il fait apparaître entre ce qui est de l'ordre du trois et du quatre, recoupe très précisément celle que Freud a établie dans son texte, entre ce qui « serait inaccessible au conscient » et ce qui peut y parvenir sous la forme de la « conscience cogitative secondaire³ ». Comme le tracé du schéma et la formalisation logique supposent l'un et l'autre une interférence entre les registres de la mémoire, notre travail sur les correspondances nous confronte à

¹ Ce chemin recoupe en plusieurs points certains travaux de Jean-Michel Vappereau, et plus particulièrement deux articles dont les schémas indiquent clairement la « co-existence » que le présent travail s'efforce de rendre également saisissable. Voir « Ha ! mon très hâle, les itinéraires du dire » et « (4 = 3) La théorie de l'identification selon Freud », in *Lu, Le pliage du schéma de Freud*, Paris, Topologie En Extension, 1998.

² Lacan s'appuie d'ailleurs sur Jakobson pour soutenir la validité du minimum de ce 4.

³ S. Freud, « Lettres à W. Fliess », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1991, p. 155.

l'idée que cette interférence pourrait reposer sur une tension entre des systèmes combinatoires composés respectivement de trois et de quatre termes.

D'où la question : n'est-ce pas une tension semblable que Lacan nous donne à saisir à partir du séminaire *RSI*, en jouant sur la distinction des nœuds à trois et à quatre ronds ? Si une telle hypothèse mérite d'être prise au sérieux, elle nécessite de préciser ce qu'il en est de la co-existence du nœud à trois et du nœud à quatre. C'est cette dernière question que je souhaite aborder ici.

I. L'interlocuteur de Schreber et la présence de l'Un

Une piste nous est indiquée par une lecture en parallèle du séminaire *Les psychoses* d'une part et des premiers séminaires de la période des nœuds d'autre part. Elle pourrait être mise en évidence par le dégagement méthodique des points de recoupement entre ce que Lacan avance en 1956 concernant le rapport du sujet à la « chaîne symbolique » et ce qu'il développera douze plus tard à propos du nœud borroméen. Je m'intéresserai ici plus particulièrement à l'un de ces points.

On se souvient qu'une part importante du séminaire de 1956 a consisté à replacer la « phénoménologie de la psychose⁴ » dans le contexte de la « nouvelle économie subjective déterminée par l'inconscient⁵ ». Il s'agit là d'un projet d'envergure et sa réalisation exige de reprendre une nouvelle fois la présentation de cette « nouvelle économie » à la lumière de la doctrine plus nouvelle encore de la « fonction du signifiant dans l'inconscient⁶ ». Il s'ensuit qu'une part importante de ce qui est élaboré cette année-là ne concerne pas seulement le psychotique mais également le normal ou le névrosé. C'est le cas de la notion de la « phrase symbolique⁷ » qui est introduite le 25 janvier 1956.

Lacan s'efforce à ce moment de cerner le ressort de ce qui est entendu dans l'hallucination verbale. Deux questions cadrent son champ d'investigation : comment se fait-il que le psychotique entende quelque chose qui présente une « architecture » aussi complexe que celle de la parole⁸ ? D'où provient la conviction que cette parole nourrit en lui ? Le terme de « phrase symbolique », forgé dans ce contexte, préfigure manifestement celui de « chaîne signifiante » qui viendra deux ans plus tard. Il désigne un processus qui régit l'articulation signifiante et dont les rejets s'imposent au sujet sans requérir le concours de son activité consciente. Lacan impute alors au déroulement de ce processus « l'architecture » de parole de l'hallucination verbale. Il s'agit donc bien de psychose au moment où il en introduit la notion dans son discours.

⁴ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, le 31 mai 1956, Paris, Le Seuil, 1981, p. 284.

⁵ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 542.

⁶ Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 9.

⁷ J. Lacan, Séminaire III, *op. cit.*, le 25 janvier 1956, p.127.

⁸ *Ibidem*, p. 293.

Il insiste cependant pour faire valoir que la « modulation » qu'un tel processus introduit dans le sujet ne relève pas seulement de la pathologie, mais qu'elle se retrouve aussi bien chez le sujet normal. Car dit-il, « la phrase symbolique », « est toujours là, plus ou moins latente », elle « recouvre de sa trame tout le vécu humain » et elle « est l'un des éléments nécessaires à l'adaptation humaine. » Il ira même plus loin en associant la notion de « phrase symbolique » à celle du processus inconscient au sens freudien : « admettre l'existence de l'inconscient, c'est dire que même si la conscience s'en détourne, la modulation dont je parle, la phrase avec toute sa complexité, n'en continue pas moins. Il n'y a aucun sens possible à donner à l'inconscient freudien que ce sens-là⁹. »

La « phrase symbolique » se présente ainsi comme un processus inconscient au sens de Freud, c'est-à-dire un processus générateur de « pensées » et de « représentations » qui « ne sont pas conscientes avant l'analyse », et vis-à-vis desquelles, le fait de devenir conscient dépend d'un acte particulier, distinct et indépendant¹⁰. Ce que Lacan développe, dans le séminaire des psychoses, concernant la présence du signifiant dans le réel, lui permet d'établir la jonction entre les pensées et les représentations qui se déroulent dans la « phrase symbolique » et ce qui en « affleure » au niveau conscient. « Les significations élémentaires que nous appelons désir ou sentiment ou affectivité, ces fluctuations, ces ombres, voire ces résonances ont une certaine dynamique qui ne s'explique que sur le plan du signifiant en tant que structurant¹¹. » La « phrase symbolique » semble donc inhérente à la présence du sujet en tant que vivant dans la dimension synchronique du langage. Du seul fait que la langue soit parlée, le système de la langue est présent dans la « contemporanéité » du sujet. Qu'il en soit conscient ou non, l'ensemble des connexions lexicales et syntaxiques mobilisées dans la « réalisation de parole », s'imposent à lui lorsqu'il articule la parole ou lorsqu'il en prend acte.

D'un autre côté, bien que la présence de la « phrase symbolique » caractérise aussi bien le normal que le pathologique, Lacan montre aussi qu'ils se différencient selon le rapport que le sujet entretient, dans l'un et l'autre cas, avec ce qui s'y déroule. Le « sujet normal » perçoit la modulation de la phrase symbolique sous la forme d'un « discours latent » qui est « toujours prêt à émerger » et qui intervient « sur une autre portée que la musique de la conduite totale du sujet » ; de plus, en tant qu'il est « normal », il est « essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur¹² ». Le psychotique, par contre, est un « martyr de l'inconscient¹³ », ce qui veut dire qu'il en est le témoin ; pour lui, ce

⁹ *Ibidem.*, le 25 janvier 1956, pp.127-128.

¹⁰ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, PUF, Paris, 1976, p.131.

¹¹ J. Lacan, Séminaire III, *op. cit.*, le 6 juin 1956, p. 295.

¹² *Ibidem.*, 1^{er} février 1956, p.138.

¹³ *Ibidem.*, 8 février 1956, p.149.

qui s'articule dans la « phrase symbolique » n'est pas un discours latent, mais un discours patent : « ça joue en clair¹⁴ », et il y fonde sa conviction la plus intime.

Une telle distinction entre le normal et le pathologique n'est pas fréquente chez Lacan et il est intéressant de constater que nous la retrouvons évoquée dans des termes similaires, dix-huit ans plus tard, le 17 février 1976, au moment où il s'efforce d'approcher la « carence paternelle » qu'il attribue à Joyce. Il parle à ce moment du « sinthome *paroles imposées* » : « comment, dit-il, est-ce que nous ne nous sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons, nous sont en quelques sortes imposées. C'est bien en quoi ce que l'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce que nous appelons un homme bien portant. La question est de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment y en a-t-il qui vont jusqu'à le sentir ? Il est certain que Joyce là-dessus nous donne un petit soupçon¹⁵. »

Pour en revenir au séminaire de 1956, notons encore que Lacan laisse entendre que la démarcation entre « l'homme normal » et « le malade » n'est pas toujours aussi nette qu'il n'y paraît dans ce domaine. Pour « l'individu moderne », en particulier, le « discours latent » prend la tournure d'un « discours de la liberté » qui est « indispensable à la respiration mentale de l'homme moderne¹⁶ » et qui « s'articule au fond de chacun comme représentant un certain droit de l'individu à l'autonomie ». S'il s'articule en chacun de nous, c'est qu'il ne relève pas d'une pathologie particulière mais Lacan estime qu'il n'en mérite pas moins d'être comparé en tous points à « un discours délirant¹⁷ ».

Voyons maintenant comment cette notion de phrase symbolique peut nous conduire à ce qu'il en est du nœud borroméen.

*
* *

Le 1^{er} février 56, toujours à propos de la « phrase symbolique », Lacan pose également la question de savoir si son existence suppose, oui ou non, un interlocuteur présent au lieu d'où elle se profère.

¹⁴ *Ibidem*, 25 janvier 1956, p.128.

¹⁵ J. Lacan, Séminaire XXIII, *Le sinthome*, le 17 février 1976, Paris, Le Seuil, 2005, p. 95.

¹⁶ « Nous vivons dans une société où l'esclavage n'est pas reconnu. Il est clair, au regard de tout sociologue ou philosophe, qu'il n'y est point aboli. Cela fait même l'objet de revendications notoires. Il est aussi clair que si la servitude n'y est pas abolie, elle y est, si l'on peut dire généralisée. Le rapport de ceux que l'on appelle les exploitateurs n'est pas moins un rapport de serviteurs par rapport à l'ensemble de l'économie, que celui du commun. Ainsi la duplicité maître-esclave est généralisée à l'intérieur de chaque participant de notre société. » J. Lacan, séminaire III, *Les psychoses*, *op. cit.* le 8 février 1956.

¹⁷ *Ibidem.*, 8 février 1956, p.149-150.

Le contexte montre bien que c'est à propos de l'hallucination verbale, qu'il lance cette question. Et la réponse qu'il y apporte sans tarder — « Oui, il y en a un, et qui dans son fond est unique¹⁸ » — concerne évidemment l'interlocuteur auquel Schreber affirme avoir affaire et qu'il désigne lui-même, avec l'assentiment de Lacan, du vocable de *Dieu*. Nous apprenons ensuite que cet « interlocuteur », qui se subdivise en une pluralité de personnages dans le témoignage de Schreber, manifeste, dans son délire « le mode particulier de rapport » qu'il entretient avec l'ensemble du langage. Il s'agit donc bien à ce moment, de la psychose.

Mais si ce « mode particulier » de rapport au langage caractérise le délire de Schreber, il n'en va pas de même pour ce rapport en tant que tel. Chacun sait en effet qu'une telle « prise d'ensemble » constitue pour Lacan l'un des piliers de toute position subjective et que c'est l'une des bases sur lesquelles il élabore dès ce moment la signification du *Phallus*, ce qui mènera, deux ans plus tard, à sa définition comme « signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié ».

Il apparaît donc que l'unicité de cet « un qui dans son fond est unique » ne concerne pas seulement la psychose mais également les conditions les plus générales de la subjectivité. À poursuivre dans cette voie, il paraît justifié de rapporter également au « normal » le rapprochement que Lacan opère dans ce même passage, entre l'unité — l'*Einheit* — de cet « interlocuteur », et « l'*en* héraclitéen », identifié par Heidegger au logos. Un tel rapprochement, reporté dans le contexte du « sujet normal », nous suggère alors que l'*Un* dont il s'agit dans cette *Einheit* se constitue sur la base de cette « prise d'ensemble » et que sa prévalence dans l'économie subjective doit être rapportée au fondement même de la relation du sujet au signifiant.

Sans aller si loin, les deux exemples qui viennent dans la suite de la même séance confirment que la présence de cet *Un* concerne bien le « sujet normal » et que si, d'être unique n'en fait pas nécessairement un interlocuteur, « son mode de présence » n'en est pas moins « le mode parlant ». Rappelons brièvement ces exemples. Le premier relève de la culture, il s'agit de la méditation théologique sur « la présence des dieux dans les affaires des hommes » ; Lacan souligne à son propos qu'elle remonte à l'épicurisme antique et conduit à l'idée chrétienne de « la providence ». Le second exemple jette un pont entre cette méditation et la métapsychologie freudienne, en faisant valoir que « la notion de providence » — « fondée ou non théologiquement » — renvoie directement à « l'instance qui rémunère », qui « est si essentielle au fonctionnement de l'inconscient et qui affleure au conscient ». Ce qui « affleure » ainsi au conscient, précise encore Lacan participe de « ce discours

¹⁸ *Ibidem*, 1^{er} février 1956, p.140.

continu, mémorisant pour tout sujet sa conduite à chaque instant, et doublant en quelque sorte sa vie¹⁹. »

Le détour par l'interlocuteur de Schreber nous ramène donc à la « phrase symbolique » et aux diverses manifestations de son déroulement dans le sujet. Mais ce détour n'aura pas été vain puisqu'il nous aura indiqué que le « discours latent » qui se profère par elle dans le sujet implique la présence de l'*Un*.

II. L'*Un*

La méditation sur ce qu'il en est de l'*Un* est un thème récurrent chez Lacan. Il se trouve souvent associé à un autre invariant de son enseignement : l'insistance avec laquelle il s'est efforcé de mettre en évidence la fonction du nombre dans l'assomption par le sujet de sa propre existence. Lacan dira ainsi que « le sujet humain, quand il opère avec le langage, se compte²⁰ », et plus particulièrement en ce qui concerne l'inconscient, il dira que le sujet se compte « au niveau de son désir ». « Dans le désir, dit-il, nous nous comptons, comptant. C'est là que le sujet apparaît comptant, [...], là où l'on dit qu'il a à faire face à ce qu'il y a au dernier terme qui le constitue comme lui-même²¹. »

On se souvient que Lacan a eu recours à plusieurs reprises au célèbre test de Binet pour illustrer le caractère progressif de l'acquisition du comptage. Il faut qu'une étape ait été franchie pour qu'un enfant s'aperçoive de ce qui cloche dans une phrase telle que « J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi ». Pour qu'il se compte lui-même correctement dans un ensemble d'autres auquel il appartient, il faut qu'il s'en décompte préalablement. Une autre solution serait qu'il s'y prenne autrement et ne parvienne à dire : « Nous sommes trois frères, Paul, Ernest et moi²². » Mais, dans un cas comme dans l'autre, comment y parvient-il ?

Cette question est plus complexe qu'il n'y paraît car elle nécessite de prendre en compte le fait que l'existence même du nombre est conditionnée par le rapport au langage. C'est là un autre point sur lequel Lacan n'a pas varié, bien que sa formulation ait été maintes fois reprise. « Aucune théorie empirique n'est susceptible de rendre compte de la simple existence des nombres entiers²³ », avance-t-il en 1956 ; le langage véhicule le nombre, explique-t-il en 1972, peu avant d'ajouter que « le nombre est le seul réel d'abord reconnu dans le langage²⁴. » Au moment de la topologie des nœuds, il dira encore : « il y a dans le nombre une consistance qui est bien d'une nature que nous pouvons dire pas naturelle du tout... ». Et à tout ceci s'ajoute encore une autre difficulté, c'est que

¹⁹ *Ibidem*, 1er février 1956, p.142.

²⁰ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, inédit le 3 décembre 1958.

²¹ *Ibidem*, le 3 juin 1959.

²² *Ibidem*, le 3 décembre 1958.

²³ J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, *op. cit.*, le 11 avril 1956

²⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet 4, Le Seuil*, Paris, 1973, pp. 34 et 37.

« *Un* n'est pas un nombre, quoique la suite des nombres soit faite de *Un*²⁵. »
Alors qu'en est-il du nombre, et qu'en est-il de cet *Un* ?

L'hypothèse qui me paraît la plus plausible est la suivante : ce que Lacan dit du nœud borroméen dans *Les non-dupes errent*, nous présente cet *Un* sous une forme tangible. Et ce qu'il nous dit pour justifier qu'il ait recours à ce nœud nous montre que cet *Un* est bien réel, et qu'en ce sens, en effet : *Y a d'l'Un*.

Ce que nous lisons dans ce séminaire ne paraît pas nous contredire :

– En ce qui concerne l'*Un* : « L'*Un* est triple²⁶ », « le langage est un effet de ceci : qu'il y a du signifiant *Un*... Le savoir est la conséquence de ce qu'il y en a un autre²⁷ », quant à la structure — « Ma chère structure, hein, ma structure à la noix²⁸ ! » —, elle s'avère nœud borroméen ;

– En ce qui concerne la relation que nous entretenons avec cet *Un* fait de *Trois* : « ce trois, vous êtes non pas son sujet, l'imaginant ou le symbolisant, vous êtes..., vous êtes coincés..., vous êtes — en tant que sujets —..., vous en êtes les patients de cette triplicité²⁹ » ; en outre le nœud borroméen est « ce pédicule de savoir, court, certes, mais toujours parfaitement noué qui s'appelle notre inconscient, en tant que pour chacun de nous ce nœud a des supports bien particuliers³⁰ » ;

– Et pour ce qui en affleure au conscient : « c'est dans le nœud même que réside tout ce qui n'est pour nous en fin de compte que pathétique, ce que Kant a repoussé comme à l'avance de notre éthique ». « Pourquoi est-ce que le point..., nous ne serions pas partis, à condition de partir du nœud, de l'idée qu'un point ça part... ça part au départ, dans sa définition, du point de tiraillement, par exemple. Ça vous dit rien, ça ? Entre votre symbolique, votre imaginaire et votre réel, depuis le temps que je vous le ressasse, vous sentez pas que votre temps se passe à être tirillés ? En plus ça a un avantage, hein, ça suggère que... que l'espace implique le temps, et que le temps c'est peut-être rien d'autre, justement qu'une succession d'instant de tiraillement. Ça exprimerait en tout cas assez bien le rapport du temps avec cette escroquerie... qui se désigne du nom d'éternité³¹ ? »

Il ne s'agit là que de quelques exemples, mais qui me semblent assez parlants ...

²⁵ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 13 janvier 1975.

²⁶ J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, inédit, le 15 janvier 1974.

²⁷ *Ibidem*, le 11 décembre 1973.

²⁸ *Ibidem*, le 19 février 1974.

²⁹ *Ibidem*, le 15 janvier 1974.

³⁰ *Ibidem*, le 18 décembre 1973.

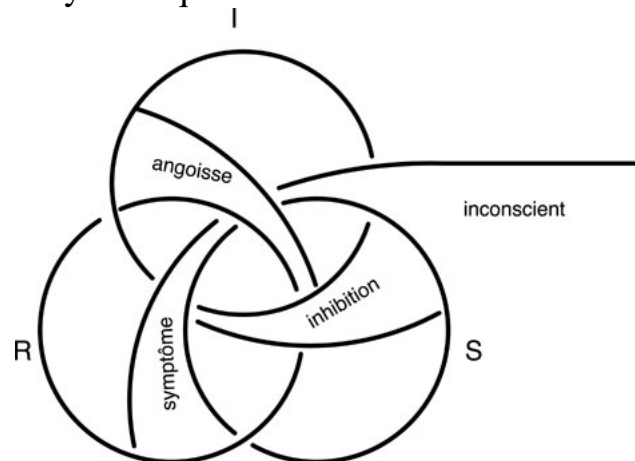
³¹ *Ibidem*, le 11 décembre 1973.

Il reste que le nœud dont il est question dans *Les non-dupes* est fait de trois ronds de corde. Qu'en est-il alors du nœud de quatre ronds qui vient ensuite... ?

III. Le moment où Lacan introduit le nœud de 4 ronds

Le nœud borroméen fait de quatre ronds est présenté pour la première fois dans le séminaire *R S I*, le 13 janvier 1975. Jusqu'au moment de son introduction, et encore après celle-ci, Lacan continue à se servir du nœud à trois ronds pour supporter son discours. Je commencerai par rappeler les avancées qui reposent sur son maniement au début de ce séminaire dans la mesure où elles éclairent la relation qu'entretient ce nœud avec le nœud à quatre ronds qui vient après.

Il y a tout d'abord le fait de rapporter au tracé du nœud à trois, la triplicité des affects freudiens : inhibition, symptôme et angoisse. Les deux premières séances du séminaire y sont consacrées. Un texte de J.-M. Vappereau³² expose les transformations topologiques qui permettent d'obtenir la figure bien connue où un morceau de surface limité d'un côté par une courbe non fermée est associé à chaque rond. C'est à cette figure que Lacan se réfère pour situer les affects freudiens. Il aborde chaque morceau de surface comme symbolisant le champ d'ouverture de l'un des ronds en droite infinie, il isole sur chacun d'eux la partie qui apparaît à l'intérieur d'un autre rond et lui assigne l'un des trois des termes — inhibition, symptôme et angoisse. Le symptôme est ainsi associé à la partie du champ de l'ouverture du symbolique qui apparaît à l'intérieur du cercle du réel, l'angoisse est associée au champ de l'ouverture du réel pour autant qu'il émerge dans la béance de l'imaginaire, l'inhibition est inscrite dans la partie du champ d'ouverture de l'imaginaire pour autant qu'il apparaît dans le trou du symbolique.



Ensuite, le 13 janvier 1975, peu avant d'en venir au nœud à quatre, Lacan apporte encore deux indications concernant la relation qu'il entend faire valoir entre le nœud borroméen et la métapsychologie freudienne.

³² « La deuxième », in *L'insistance du réel*, à paraître.

La première nous renvoie à « l'interlocuteur » de la « phrase symbolique » dans la mesure où elle concerne le nombre et « l'instance qui rémunère ». Cette instance est alors évoquée sous l'aspect du « comptable » qu'il y a dans l'inconscient et dont dépend « le fameux sentiment de culpabilité ». « C'est là où se touche, ajoute Lacan, qu'il y a au minimum un nœud..., ce nœud dont, si vous me permettez de vous le dire, la nature a horreur. »

La seconde indication vient très vite après, et presque sans transition. Elle est formulée de la façon suivante : ce « machin [le nœud borroméen], ça n'est rien de moins que l'*Urverdrängt*, le refoulé originaire, le refoulé primordial ». Il est impossible de lever le refoulé primordial, car ce nœud, il est impossible de le savoir³³.

Comme il n'a pas encore été question d'un quatrième rond, on peut supposer qu'il est fait référence dans ces deux passages au nœud fait de trois ronds.

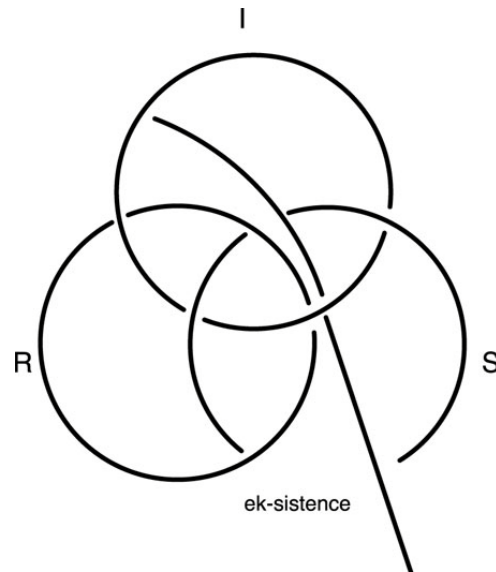
*
* *

Plus loin, toujours dans cette séance du 13 janvier, et dans le passage qui précède directement la présentation du nœud à quatre, Lacan aura encore recours au nœud de trois ronds pour situer le champ de ce qui *ek-siste* au réel. Je reprendrai plus en détail cette présentation qui nous sera utile pour la suite.

Procédant à partir d'une construction semblable à celle qui lui a permis de situer les affects freudiens, il associe le mot *ek-sistence* au fragment de surface défini par l'ouverture du rond du réel et l'inscrit non pas à l'intérieur mais à l'extérieur du rond de l'imaginaire.

Pour mieux saisir ce qui est avancé ici, il est utile de rappeler que Lacan explique dans ce même séminaire, que l'*ek-sistence* est « un dehors qui n'est pas un non-dedans », c'est ce qui est « entre », c'est ce qui tourne autour de chaque consistance. L'inscription de l'*ek-sistence* dans le champ de tension créé par l'ouverture du rond du réel désigne alors la façon dont elle se détermine par rapport à ce qui fait trou dans le réel.

³³ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 17 décembre 74.



Comment saisir ceci ? Si le réel, c'est la vie, comme Lacan le pose déjà dans la séance précédente, il reste à savoir ce qui fait trou dans le réel de la vie. Plusieurs indications du séminaire des *Non-dupes* nous mettent ici sur la voie : ce qui fait trou dans le réel de la vie, c'est l'ignorance,..., l'ignorance où nous sommes de ce qu'*est* la vie³⁴.

La biologie nous apprend beaucoup sur les mécanismes qui régissent la vie ainsi que sur les variétés qui s'y présentent, mais bien peu sur ce qu'elle est en tant qu'elle nous anime. Lacan met en doute que le réel de la vie puisse se réduire à l'ensemble des forces qui luttent contre la mort, mais il ne souscrit pas non-plus à l'idée que la pulsion de mort participe de ce réel, il pense que celle-ci relève plutôt du symbolique... En fin de compte, si la question se pose de savoir « qu'*est-ce* la vie ? », nous devons reconnaître que nous n'en savons pas grand chose, si ce n'est peut-être qu'elle se répète, ou encore comme le dit Lacan dans les *Non-dupes*, « qu'elle s'*lave* », ce qui sonne à peu près comme la moitié de la question.

Sur le tracé du nœud mis-à-plat, le fragment de surface qui borde la béance de ce non-savoir, figure le champ de ce qui *ek-siste* au réel de la vie. Il s'agit d'une *ek-sistence* essentiellement pathétique signale Lacan en se référant à Kierkegaard, mais qui implique l'universel, bien loin d'en dépendre seulement³⁵.

*
* *

Vient enfin, et presque sans transition une nouvelle fois, la présentation du nœud de quatre ronds. Lacan nous le décrit comme venant rendre compte de la façon dont Freud s'était débrouillé avec la triade du réel, de l'imaginaire et du

³⁴ J. Lacan, Séminaire XXI, *Les non dupes errent*, le 23 avril 1974 et le 11 juin 1974.

³⁵ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 13 janvier 1975.

symbolique. Freud, dit-il, avait « le soupçon » de cette triade mais ne disposait pas du nouage à trois en tant que tel. Alors, pour faire tenir les trois, il *inventa* le quatrième, *la réalité psychique*.

L'explication vaut pour l'introduction du nœud à quatre, et elle vaut également pour la façon dont Lacan se situe par rapport à Freud : confronté aux textes dans lesquels ce dernier fait état de sa découverte, Lacan en extrait « avec le temps sans doute et de la patience » les consistances du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Après avoir lui-même découvert qu'elles se nouent à trois selon la relation borroméenne, il lui apparaît que chez Freud, ce qui les fait tenir, est la quatrième consistance. Comme il l'indiquait déjà au début du séminaire des *Non-dupes*, la topologie lui aura permis de « cliver autrement ce que Freud supportait de ces termes : *la réalité psychique*³⁶. »

Mais il reste qu'indépendamment de sa portée interprétative, une telle explication soulève une question : celle de savoir où se trouvaient les trois ronds non-noués avant que Freud n'ait inventé de les faire tenir par le quatrième ?

IV. À propos des entrelacs borroméens...

Le « nœud borroméen » fait de trois ronds de ficelle est l'élément le plus simple de l'ensemble des entrelacs borroméens. Celui-ci comprend des entrelacs composés d'autant de ronds que vous voulez à partir de ce minimum de trois.

Trois ronds de ficelle, distincts, équivalents et qui ne tiennent pas deux à deux mais bien par trois, constituent un entrelacs borroméen. La relation qu'ils entretiennent consiste dans ce nœud : si un s'en va tout se défait. Quatre ronds de ficelle, distincts, équivalents et qui ne tiennent ni par deux, ni par trois, mais par quatre, constituent aussi un entrelacs borroméen. Et la relation qu'ils entretiennent à quatre se vérifie aussi bien pour chaque sous-ensemble de trois d'entre eux : si un s'en va tout se défait.

Si le réel, l'imaginaire et le symbolique sont saisissables dans une consistance qui est la même pour les trois, s'ils sont distincts c'est-à-dire s'ils ne se continuent pas l'un dans l'autre et s'ils tiennent ensemble, sans être liés deux à deux, la relation qu'ils entretiennent répond aux propriétés de la relation borroméenne : un entrelacs borroméen fait de ronds de ficelle peut en rendre compte. Lacan pose que la relation de ces trois consiste dans le nœud borroméen et une bonne part du séminaire des *Non-dupes* vise à l'argumenter et à le soutenir. S'il en est ainsi, d'après ce que nous venons de voir, il est indifférent, pour ce qui concerne la relation borroméenne, que ce nœud soit formé de trois ou de quatre ronds de ficelles : dans un cas comme dans l'autre, si l'un s'en va tout se défait.

Cependant la façon dont ils tiennent n'est pas la même dans l'un et l'autre cas :

³⁶ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, le 18 décembre 1973.

- dans un nœud borroméen de trois ronds de ficelle, le nouage *consiste* dans la relation des trois,
- dans le nœud borroméen à quatre, ce qui fait tenir les trois est extérieur à leur relation. Ne pouvons-nous dire que le nouage des trois *ek-siste* à leur relation ?

Poursuivons dans cette direction. Si vous considérez un entrelacs borroméen fait de quatre ronds de ficelle, il vous est loisible d'y vérifier qu'il présente bien la relation borroméenne. Mais, dira Lacan peu après avoir introduit le nœud à quatre, « c'est bien là qu'est le nœud de l'affaire, même si je ne fais pas de figure de mon nœud borroméen sur le tableau, il *ek-siste*. Dès lors qu'il est tracé, n'importe qui voit bien que c'est impossible qu'il ne reste pas ce qu'il est dans le réel³⁷. » Dans le contexte du séminaire *R S I* dont cette phrase est extraite, il paraît justifié de supposer que l'appellation « mon nœud » renvoie au nœud de trois ronds, et le distingue du nœud de Freud, qui est un nœud de quatre ronds. Une observation similaire s'applique alors à la situation que nous considérons ici : même si vous n'appréhendez la relation borroméenne qu'à partir du nœud à quatre, le nœud à trois *ek-siste*, dès lors qu'il est tracé. Ne pouvons-nous en déduire que le trois borroméen *ek-siste* à ce quatre ? Symétriquement, si nous considérons le nœud borroméen fait de trois consistances, ne pouvons-nous dire que le quatre *ek-siste* au trois ?

*
* *

Pour rejoindre notre chemin, nous garderons à l'esprit que l'existence de l'entrelacs à quatre n'exclut pas celle de l'entrelacs à trois, et nous reviendrons à la question de savoir ce qu'il en est des trois non-noués au moment où Freud invente le quatrième qui les faire tenir. Comme nous savons par ailleurs que Lacan n'a pas seulement qualifié ce quatrième de réalité psychique, mais également d'Œdipe, de Père,... et finalement de sinthome, nous demanderons plus généralement, où se trouvent les trois non-noués au moment où un quatrième vient les faire tenir ensemble. Ceci sera facilité par un nouveau rapprochement avec le séminaire de 56-57.

V

a) *La mise en question du sujet*

Considérons tout d'abord la séquence suivante, elle est extraite de la séance du 21 mars 1956 :

- « le symbolique donne une forme dans laquelle s'insère le sujet au niveau de son être. C'est à partir de là que le sujet se reconnaît comme étant ceci ou cela »,

³⁷ J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 11 février 1975.

- « il y a tout de même une chose qui échappe à la trame symbolique, c'est la procréation dans sa racine essentielle — qu'un être naisse d'un autre³⁸. »
« La question de la mort, celle de la naissance, sont en effet les deux dernières qui n'ont justement pas de solution dans le signifiant³⁹ »,

Reprenons ceci à la lumière de ce qui précède. Pour que le sujet se reconnaisse comme étant ceci ou cela, il faut qu'il dispose déjà de l'*Un* qui collectivise ou unifie le « ceci » ou le « cela ». Pour qu'il puisse s'y reconnaître, il faut en outre qu'il en assume l'unité. Mais cette assumption n'empêche pas que quelque chose échappe à « la trame symbolique ».

Au moment du séminaire *Les psychoses* Lacan opère déjà le rapprochement entre l'appréhension de cette faille et l'émergence de la question qui se trouve au fondement de la névrose : « chaque névrose, dit-il, reproduit un cycle particulier dans l'ordre du signifiant, sur le fond de la question que pose le rapport de l'homme au signifiant comme tel. »

La séquence dont nous sommes partis souligne également que cette question émerge lorsque la trame du symbolique défaille et qu'elle défaille lorsque le sujet se trouve confronté à la question de la mort et à celle de la naissance. N'est-ce pas faire entendre qu'elle émerge lorsque le sujet éprouve l'ignorance où il se trouve de ce que c'est que la vie ? Ceci se confirme d'ailleurs parce que cette question est aussi bien le « *Que suis-je là*⁴⁰ ? » de la version écrite de ce séminaire et ce que nous en apprenons dans ce texte indique clairement qu'elle appartient au champ de ce qui *ek-siste* au réel, tel qu'il a été présenté plus haut.

Nous y lisons en effet que cette question concerne le sujet quant à « son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère et les nouant dans les symboles de la procréation et de la mort ». Et nous retrouvons bien « l'ignorance » évoquée ici dans le « mystère ». Nous apprenons ensuite que cette question « baigne » le sujet, le « supporte », l'« envahit », voire le « déchire de toute part ». Et nous retrouvons le pathétique de l'*ek-sistence*. Nous apprenons ensuite que la question s'articule « dans l'Autre » à partir d'éléments signifiants qui y subsistent dans une position d'altérité radicale, et enfin qu'elle « affleure » sous la forme des tensions, des suspens et des fantasmes que l'analyste rencontre. Et nous retrouvons « ce pédicule de savoir [...] qui s'appelle notre inconscient, en tant que pour chacun de nous ce nœud a des supports bien particuliers ».

*
* *

³⁸ J. Lacan, Séminaire III, *op. cit.*, le 21 mars 1956.

³⁹ *Ibidem*, le 11 avril 1956.

⁴⁰ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 549.

Lacan a aussi évoqué, à de nombreuses reprises, ce qu'il advient de l'*Un* sous lequel se range ordinairement le sujet lorsqu'une telle *question* lui revient de l'Autre. Il parle alors de vacillation, d'aphanisis, voire d'abolition. L'effet de la mise en question nous apparaît à ce moment comme un mouvement par lequel l'*Un* tend à s'approcher du *pas-Un* jusqu'à s'y fondre et à s'y perdre. Pourtant si nous prenons appui sur l'hypothèse selon laquelle cet *Un* est fait des trois du nœud borroméen, nous voyons que ce mouvement n'implique pas que le nœud soit rompu. Car l'*Un* ne s'y défait pas mais s'y déplace de la « forme dans laquelle le sujet se reconnaît comme étant ceci ou cela », vers l'unité que suppose la forme interrogative du *Que suis-je là ?*, c'est-à-dire vers le point où se concentre et se maintient l'insistance avec laquelle la question se pose au sujet. L'*Un* se déplace donc vers le « *Que suis-je là ?* », mais il ne se défait pas pour autant.

Remarquons que ce déplacement peut être conçu comme mouvement relatif. Il pourrait aussi bien s'appréhender comme un déplacement du sujet par rapport au lieu où s'opère le nouage de l'*Un*. Il paraît alors justifié d'associer ce qu'il en est de la « vacillation », où de l'aphanisis au champ de ce qui *ek-siste* au trou du réel. Du coup, nous pourrions aussi bien y rapporter les termes de *zone intermédiaire* et de *no man's land* dont Lacan avait usé antérieurement pour caractériser le domaine où se trouve relégué le sujet dans cette mise en question.

Pour illustrer ce qu'il en est de ce *no man's land* Lacan a cité plusieurs fois en exemple le comportement d'un enfant, le petit Dick, dont s'est occupée Mélanie Klein. Cet enfant avait bien l'usage de la parole mais il ne pouvait rien en faire pour se situer par rapport à autrui dans le discours : « la parole ne lui était pas venue ». Réagissant aux interventions de « la pauvre madame Klein⁴¹ », il était allé se poster dans l'étroit couloir qui séparait la porte d'entrée de sa maison et la porte de son cabinet. C'est ainsi qu'il lui signifiait en acte qu'il se trouvait effectivement bloqué entre deux portes, dans une telle *zone intermédiaire*.

Mais, d'après ce que nous venons de voir, les trois ne se présentent pas comme dénoués dans cette *zone intermédiaire*. Un pas supplémentaire en direction non plus de la *mise en question* mais de *l'impossible* va nous permettre d'entrevoir ce qu'il en est des trois en tant qu'ils ne tiennent pas.

b) *L'impossible*

Toujours dans *R S I*, le 11 février 1975, Lacan se réfère encore au nœud du réel, de l'imaginaire et du symbolique, et, sans préciser cette fois le nombre de ronds, il s'interroge sur qu'il en est du réel. « Le réel, dit-il, c'est qu'il y a quelque chose qui leur soit commun dans la consistance. Or cette consistance

⁴¹ Selon la formule de Dick

réside dans le fait de pouvoir faire nœud ». Cela posé, il en vient directement à la question du « nœud mental » : « le nœud mental, demande-t-il, est-il réel ? ».

À première vue, ici aussi, la transition manque. D'où vient en effet ce « mental » ? Cependant, pour suivre le fil qui va nous conduire de là à la notion de l'impossible qui vient un peu plus loin, il importe de s'aviser que la transition ne manque peut-être pas et que la question du mental est déjà là, sous-jacente dans l'idée de ce qui est commun aux trois consistances dans le nouage. Montrons-le brièvement.

Si vous pouvez faire un nœud dans un morceau de corde non-noué, c'est que la corde le permet. Vous en déduisez très simplement que la possibilité du nouage est une propriété de la corde. Mais pour qu'un nœud puisse être fait dans cette corde, il faut aussi que vous, ou quiconque, *puissiez* le faire et ceci relève en dernier ressort de la capacité mentale de faire un nœud. Le « pouvoir faire nœud » se trouve ainsi lié au mental. D'où la question — « *le nœud mental est-il réel ?* » —.

Or la réponse — « *le nœud mental a le réel de l'ek-sistence*⁴² » — associe donc la notion du mental à celle de l'*ek-sistence* et cette dernière liaison va permettre de situer la notion de l'impossible telle qu'elle sera abordée, deux séances plus tard, sous l'angle du « mental ».

Car il y a aussi, dit Lacan à ce moment, pour « le mental de l'homme », c'est-à-dire pour l'imaginaire, « "l'aphliction" du réel phallique à cause de quoi il se sait n'être que semblant de pouvoir⁴³. »

Considérons attentivement ce « semblant de pouvoir ». À première vue, « l'aphliction du réel phallique » a pour « effet » de transformer — quoi ? « l'homme » — en « semblant de pouvoir ». Mais cet « effet » consiste plus précisément dans le fait qu'il « se sait », désormais, « n'être que semblant de pouvoir ». S'il « se sait », c'est qu'il dispose de l'*Un* qui unifie le « se » de la forme réflexive, pour le doter d'un savoir sur lui-même. Ce qu'il y a à ce moment pour « le mental de l'homme » n'est plus seulement l'imaginaire, mais déjà l'imaginaire pris dans l'entrecroisement du réel et du symbolique. Or s'il « se sait n'être qu'un semblant de pouvoir », c'est qu'il sait déjà que le réel pour lui est *impossible*.

Poursuivons dans cette direction : si le réel, c'est qu'ils fassent trois en tant qu'ils sont noués, l'impossible auquel le sujet se trouve confronté devant ce réel, c'est ce réel en tant qu'impossible, et le réel du nœud en tant qu'impossible, c'est les trois non-noués, empilés, les trois qui ne tiennent pas ensemble. Les trois qui ne tiennent pas *ek-sistent* ainsi au trou du réel, c'est-à-dire au nœud des trois en tant qu'il tient. Ils appartiennent donc au domaine de ce qui est « entre », de ce « dehors qui n'est pas un non-dedans », de ce qui tourne autour de chaque consistance. Il se présente donc dans une région

⁴² J. Lacan, Séminaire XXII, *RSI*, inédit, le 11 février 1975.

⁴³ *Ibidem*, le 11 mars 1975.

connexe à la *zone intermédiaire* ou au *no man's land* qui ont été évoqués plus haut, mais à la différence de ce qui se produisait dans la mise en question du sujet, sa confrontation avec l'impossible donne consistance aux trois en tant que dénoués.

Longtemps avant qu'il ne parle de nœud, Lacan avait déjà indiqué que le chemin par lequel le « sujet normal » doit passer pour revenir de ce *no man's land* lui impose de trouver ou d'inventer un objet, quoique ce soit, un substitut, un *arte fact*, qui lui permette de « maintenir en acte quelque chose où il puisse se reconnaître comme sujet et se satisfaire comme sujet⁴⁴ ». Alors, l'invention ou l'*arte fact* auquel il lui faut recourir lorsqu'il est confronté à l'impossible, ne serait-ce pas ce quatrième qui vient nouer ensemble les trois qui ne tiennent pas. Si c'était vrai, il s'en déduirait qu'avec le nouage des quatre le sujet renoue avec le réel, en tant qu'il l'appréhende comme impossible. Dans le nœud à quatre, en effet, les trois ne sont pas noués entre eux — le trois borroméen ne cesse pas de ne pas s'écrire —, mais le quatrième établit entre eux la relation borroméenne — la relation au réel en tant qu'impossible cesse de ne pas s'écrire.

Mais est-ce que c'est vrai ? D'aucuns soutiennent qu'à l'époque Lacan était fou. M'étant efforcé d'approcher quelque chose de la logique selon laquelle s'articule ici son discours, et pour autant que je n'erre pas..., je suis tenté de répondre qu'il n'était pas fou et qu'au contraire, c'est vrai mais « de cette sorte de vérité qu'instaure ce discours, à savoir d'une vérité du moyen⁴⁵. »

*
* *

Pour parvenir, maintenant au terme de notre chemin je mentionnerai encore deux indications également extraites de *RSI*.

La première renouvelle l'interprétation de ce qui se produit dans l'intervalle où, selon les termes en usage dans *Les psychoses*, « la trame du symbolique défaille ». Il y a, explique Lacan le 13 janvier 75, des domaines où certaines équations n'ont pas de racine, mais cela n'empêche pas le mathématicien de trouver dans ce cas une sorte d'*artefact* qui en tient lieu : « quand elle n'ek-siste pas [la racine], ça ne nous fait ni chaud ni froid : nous la faisons ek-sister, c'est-à-dire que nous inventons la catégorie de la racine imaginaire et que en plus ça donne des résultats⁴⁶. » La célèbre $\sqrt{-1}$, qui est cette racine imaginaire, nous renvoie évidemment à la signification du nom propre

⁴⁴ J. Lacan, Séminaire VI, *op. cit.*, le 10 juin 1959.

⁴⁵ J. Lacan, Séminaire XXI, *RSI*, inédit, le 8 janvier 1974.

⁴⁶ J. Lacan, Séminaire XXII, *Les non dupes errent*, inédit, le 13 janvier 1975

telle qu'elle est évoquée dans *Subversion du sujet* : « c'est ce qui manque au sujet pour se penser épuisé par son cogito, à savoir ce qu'il est d'impensable⁴⁷. »

La seconde indication nous suggère le mode selon lequel le nœud à quatre pourrait co-exister avec le nœud à trois : « Ce pourquoi c'est fait, mon petit nœud borroméen, c'est pour vous montrer que l'ek-sistence c'est de sa nature ce qui est ex, ce qui tourne autour du consistant, mais qui fait intervalle, et qui dans cet intervalle a trente six façon de se nouer⁴⁸. »

L'une de ces trente six façons, ne serait-elle pas cette invention : un nœud borroméen qui serait tel qu'une quatrième consistance viendrait faire tenir les trois en tant qu'il ne tiennent pas ?

VI. Pour revenir au point de départ

Toujours dans *R S I*, le 11 février 1975, Lacan pose une fois encore la question des trois éléments consistants. Suffit-il que l'un fasse nœud des deux autres, demande-t-il. Il évoque alors « ce qu'il est demandé à l'analysant de fournir, à savoir comme on dit, tout ce qui lui passe par la tête » et il indique que derrière cela, il y a l'inconscient. « Et c'est de ce fait, poursuit-il, qui est l'inconscient, que déjà dans ce qu'il dit il y a des choses qui font nœud, qu'il y a du dire, si nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud ». De même, derrière le glissement de la parole, « si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant », nous voyons bien que « le sens, dans son réel » ne tient pas seulement à l'emploi des mots et que l'énonciation (jaculation) en elle-même garde un sens, « un sens isolable ». D'après ce que je viens de montrer, je déduirai de ceci que ce n'est pas le même nœud qui fait tenir ensemble le sens de l'énoncé, en tant qu'il s'infère de l'emploi des mots, et cet « autre sens » que soutient un autre dire et qui, lui, reste ordinairement oublié dans ce qui s'entend.

Dans le séminaire *Les psychoses*, Lacan indique aussi que le symptôme se fonde dans un « rapport complexe de système entier à système entier, d'univers signifiant à univers signifiant⁴⁹ ». Les lecteurs de la *Traumdeutung* reconnaîtront aisément ces systèmes puisque Freud prend régulièrement appui sur leur distinction pour soutenir qu'un rêve est un accomplissement de désir. La démonstration est saisissante lorsqu'il s'agit de montrer qu'un rêve où le désir est manifestement mis en échec peut signifier son accomplissement dans un système latent. Elle suffit en tout cas à nous assurer que pour Freud, la co-existence des deux systèmes ne faisait aucun doute. Dans ce domaine, la topologie des nœuds nous permet d'entrevoir et peut-être de mieux saisir ce qui constitue ces systèmes en tant qu'ils sont « entiers », et ce qui se détermine entre eux pour régir leur interférence.

⁴⁷ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, op. cit., p. 819.

⁴⁸ J. Lacan, Séminaire XXII, *Les non dupes errent*, inédit, le 13 janvier 1975

⁴⁹ J. Lacan, Séminaire III, op. cit., p. 136, le 1^{er} février 1956

S'appuyant sur cette topologie, Lacan a dégagé d'autres aspects de cette co-existence. L'un d'eux rappelle une nouvelle fois le mystérieux « interlocuteur unique » que laisse supposer le déroulement de la « phrase symbolique » : « Dieu, dit-il, dans *R S I*, est la personne supposée refoulement⁵⁰. » Libre à chacun d'y voir un retour au religieux, je soutiendrai que cette supposition s'inscrit de plein droit dans le champ de l'*ek-sistence*, ne serait-ce que pour y situer le lieu d'où prennent vigueur la nostalgie et l'espérance d'un paradis perdu ou futur, qui n'ont d'autre support réel que le « paradis des amours enfantines ou Baudelaire de dieu !, il s'en passe de vertes⁵¹. »

« La théorie des nœuds est dans l'enfance », dit également Lacan dans *R S I*. Le discours analytique la mènera peut-être à maturité. Gageons que ce soit pour mieux renouer avec les « significations élémentaires » qui défilent dans la mémoire de ce Baudelaire d'enfance.

⁵⁰ J. Lacan, Séminaire XXII, *Les non dupes errent*, inédit, le 17 décembre 1974.

⁵¹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 548.